

être pour lui un sujet de satisfaction; c'est une preuve que sa femme est bonne ménagère, qu'elle a l'œil à tout; qu'elle surveille le pain, la viande, le vin, les friandises, l'huile, etc., etc.; qu'elle sait le prix des comestibles, qu'elle s'aperçoit quand la cuisinière fait danser l'anse du panier; qu'elle reçoit elle-même son linge des mains de la blanchisseuse; qu'elle vient à la cuisine faire les œufs au lait et les gâteaux au riz; et que peut-être même elle va au marché; toutes choses capables de doubler les revenus dans un ménage, mais toutes choses aussi qui valent à la maison le surnom de baraque,... et empêchent qu'une domestique y reste long-temps. Qu'y ferait-elle? il n'y a pas moyen de rien soustraire, et il est impossible, avec deux cent cinquante francs de gages, de porter des robes de gros-de-Naples, des chapeaux à fleurs, et de payer des spectacles pour deux. Et puis, monsieur ordonne une chose, madame une autre; il faut quitter une première occupation pour en commencer une seconde; être grondée, réprimandée: tout cela ennuie; on fait son service tant bien que mal; on raisonne, et, sous main, on cherche une autre place...

Chez les grands, c'est toute autre chose; là, il y a une personne pour chaque partie du service; tout le monde sait ce qu'il doit faire; tous

les jours, à la même heure, même régularité. quand la femme de chambre a habillé sa maîtresse, que ses robes, ses chapeaux sont rangés, qu'elle a monté une ou deux collerettes, elle est libre comme l'air; le valet de chambre ne parle pas deux fois par an à madame; la cuisinière ne connaît que ses fourneaux; elle taille, rogne, achète, comme bon lui semble; personne ne vient lui dire: « Mais, Marie, voilà bien du feu pour une petite marmite; éteignez donc cette bûche... Pourquoi donc une livre de beurre hier? vous n'aviez que trois plats... Marie, qu'est donc devenue la bouteille de vin qu'on a entamée hier au soir?... » Cela doit être ainsi dans un petit ménage; mais cela fatigue et ne donne aucun profit; car, remarquez que les domestiques supportent tout pour des profits. Généralement on est poli avec eux; les femmes surtout les traitent doucement; mais la dame de qualité a le ton sec, bref, en parlant à ses gens, elle les tient, pour ainsi dire, en respect; ils ne lui manquent jamais; d'eux-mêmes ils sont formés à lui dire: « Madame veut-elle permettre?... Si madame avait dit qu'elle désirait cela, madame aurait été obéie. »

Ils ne se trouvent pas humiliés de s'entendre commander, et non prier: Allez ici, faites cela, sans jamais un S'il vous plaît, un remerciement;

les enfants eux-mêmes parlent ainsi, c'est l'usage. Cela n'empêche pas les domestiques de rester long-temps dans l'hôtel; il est si beau de pouvoir dire : Je suis au service de madame la comtesse, de monsieur le marquis; ce sont de braves gens, ils ont huit domestiques; ils ne regardent à rien...

Eh bien, qu'une bourgeoise s'avise de prendre ce ton-là, elle verra! Voilà les réponses des bonnes les moins impertinentes; remarquez encore qu'elles n'ont pas l'intention de fâcher leur maîtresse. Ce qu'elles en font n'est que par familiarité... — Allons donc, Marie, un peu plus vite, vous ne finissez à rien; il est midi, s'il venait quelqu'un, il trouverait l'appartement encore sens dessus dessous. — Pardi, madame, croyez-vous que je vais me mettre en nage pour vous faire plaisir; depuis ce matin, je n'ai pas arrêté. — Marie, vous avez donc cassé un vase? — C'est pas moi, madame, c'est mademoiselle. — Si vous l'aviez remis à sa place, elle n'y aurait pas touché. — Tiens, vous croyez qu'il est facile d'en faire ce qu'on veut de mademoiselle, avec cela qu'elle est si commode, je n'ai jamais vu un si mauvais caractère; au reste, madame, vous êtes toujours après moi depuis huit jours, cela ne me convient pas, et vous cherchez quelqu'un; faut-il pas faire tant d'embarras pour 250 francs que

vous me donnez; c'est pas le Pérou; encore être bougonnée, et il n'y a pas de profit.

Écoutez à présent le colloque d'une grande dame et d'un domestique. Les chevaux étaient fatigués; on voulait aller se promener aux Tuileries, on envoya chercher un fiacre. Les enfants montent dedans, et la mère ordonne au domestique de se mettre derrière. Celui-ci, comme craignant de profaner sa livrée en l'exposant sur le trottoir d'un char numéroté, refuse : — Madame ne peut exiger, dit-il chapeau bas, que je monte derrière un fiacre. — Mes enfants sont bien dedans, reprend la comtesse; au reste, vous êtes libre d'aller à pied; mais si vous ne vous trouvez pas à la grille du jardin pour leur ouvrir la portière et les faire descendre, vous ne rentrerez pas chez moi. Le fiacre part, et le laquais arrive à son poste deux minutes avant lui.

Permis à la bourgeoisie d'agir et de parler ainsi, mais alors il lui faut un train de maison, des chevaux, une femme de chambre; il faut enfin qu'elle ne soit plus bourgeoise. Tant qu'elle va à pied, qu'elle s'habille seule, quelle que soit sa naissance, elle est priée d'être modeste, autrement elle recevra de temps en temps de petits affronts. Son argent est aussi bon que celui de la comtesse; elle paie aussi bien, peut-être mieux, et pourtant les fournisseurs ne les

saluent pas l'une comme l'autre; ils ne leur parlent pas du même ton; il est vrai qu'ils ne sont pas reçus de la même manière chez les deux; tel épiciers, tel boulanger, fournit depuis vingt ans une maison du faubourg Saint-Germain, et n'en connaît que l'antichambre ou l'office; à peine a-t-il entrevu la maîtresse.... La bourgeoise lui donne accès dans sa chambre, s'informe de sa santé, de celle de sa femme, non pas comme dans la scène de don Juan avec M. Dimanche, mais bonnement, naturellement; le marchand lui conte ses affaires, elle paraît y prendre intérêt: la familiarité s'établit... Et puis, j'en demande pardon à notre siècle niveleur, on a beau dire, on a beau crier à l'égalité, il y a quelque chose de respectable dans la noblesse; tel écrivain qui voudrait la supprimer, ne pourrait-il pas être suspecté d'un peu d'envie? n'a-t-il jamais souhaité un *de* devant son nom? et le jeune auteur qui s'en moque dans ses livres satiriques a pourtant soin que le héros de son vaudeville se nomme le comte de Merville, et sa jeune veuve la marquise de Blinval! Quelques-uns d'entre eux ne font-ils pas sonner bien haut (sans avoir l'air de rien, pourtant) l'invitation qu'ils ont reçue de M. le baron de ***? Ils pensent en eux-mêmes que c'est leur mérite qui leur vaut cela, et moi je leur dirai qu'on craignait d'être à court de cavaliers pour la danse.

Il y a beaucoup d'ordre aujourd'hui partout; les marchands n'ont plus la sottise d'avancer toût leur magasin à des gens qui ne doivent pas payer, et cela parce qu'ils sont titrés; et les gens titrés ne font plus de grandes dettes; la révolution les a rendus sages; mais pour voir un livre de dépense bien tenu, une situation de caisse bien exacte, rien de tel qu'une maison bourgeoise; on a peu de fournisseurs, tout s'achète au comptant, et le reste est soldé le premier de chaque mois; on sait, à trois francs près, à combien montera la dépense du mois, puis celle de l'autre; on a une petite réserve pour la pension de ses enfants, une autre pour le loyer, une troisième pour la cuisine, ainsi de suite. M. Bazin dirait: Le système politique se montre encore là: de l'ordre, toujours de l'ordre.

Il faut quelquefois aller cinq ou six jours de suite chez une dame du faubourg Saint-Germain avant de la rencontrer; non qu'elle fasse des mines en feignant de n'être pas visible, mais elle n'y est réellement pas, ou il est impossible qu'elle vous reçoive; elle rentre si tard qu'elle ne se lève que pour déjeuner; elle ne veut pas faire attendre monsieur, et descend en peignoir; dans cet état elle ne voit personne: puis vient la toilette, puis elle sort, et si vous ne la saisissez pas sur le marche-pied de sa voiture, c'est

fini; car elle ne rentrera que pour dîner; puis les spectacles, le bal; il n'y a plus moyen d'en rien attendre. La bourgeoise, au contraire, est presque toujours chez elle, dans la journée; elle se lève matin, fait ses petits arrangements de ménage dans un négligé fort simple, mais bien présentable : un joli bonnet garni, une redingote; presque toujours elle a son corset; elle est alors accessible à tout le monde. Ensuite elle s'entoure de chaussettes, de draps, de serviettes; fait des chemises à ses enfants, lit quelques romans nouveaux, et ne sort guère, si ce n'est un jour par semaine peut-être, quand il fait bien beau; elle n'aime pas à porter un parapluie, encore moins à gâter sa toilette, et nous savons qu'elle n'a pas de voiture; habituellement elle se soucie peu de quitter la maison, et puis il faut qu'elle soit là, quand son mari revient du bureau à quatre heures, ou lorsqu'il a fini ses visites, ou bien passé la matinée entière à débrouiller une affaire difficile; tout serait perdu si ce chef de famille ne trouvait pas sa femme en arrivant, et jamais, au grand jamais, madame ne dînerait en ville sans monsieur, même quand l'amour n'est plus de la partie : ce sont des déférences que les époux de la classe mitoyenne ont tout naturellement, tout bonnement, l'un pour l'autre. Moi je trouve cette simplicité touchante. Le

soir, ils vont se promener ensemble, à moins que le mari n'ait l'habitude d'aller au café; mais encore, ce cas échéant, il manquera rarement, dans la belle saison, après avoir pris sa demi-tasse et lu son journal, de venir chercher sa femme pour la mener faire un tour. Ne croyez pas, au reste, qu'elle se soit ennuyée toute seule dans la journée, non; son ouvrage est pour elle une affaire d'état. Ensuite les petites tracasseries féminines l'occupent : elle a trois soirées en vue, et n'a que deux toilettes; elle ne voudrait pas faire grande dépense; être mise moins bien qu'une autre lui répugne, encore moins voudrait-elle paraître deux fois avec la même robe; il faut donc une certaine combinaison d'idées pour concilier sa bourse, son amour-propre et les convenances. En voilà assez pour tenir sa tête en affaire pendant quinze jours; car, je dois l'avouer, il y a dans la classe bourgeoise plus de tripotages mesquins et ridicules, plus de petites jalousies, de désir de s'éclipser mutuellement, d'envies de femmes, de méchancetés, le dirai-je, que partout ailleurs : cela vient de ce qu'il faut presque toujours avoir l'air de faire beaucoup avec peu de chose, et cela sans que les autres s'en doutent. Pour rendre ma pensée, je renverrai au chapitre de mes jeunes personnes sans fortune; ce que je pourrais dire de plus sur

ce sujet serait une répétition. Chez les grands ou dans les ménages très-riches on n'a rien à envier aux autres, aussi s'en occupe-t-on moins; un vœu est à peine formé qu'il est accompli; que servirait de se tourmenter l'esprit pour si peu? on vit naturellement au milieu du beau; on est inhérent à l'opulence, accoutumé à voir les autres applaudir à ce qu'on dit, à ce qu'on fait; aussi ne prend-on pas la peine de dissimuler sa pensée. Les mitoyens ont peur d'être raillés par leurs pairs; ils affectent une habitude de tout ce qui est grandiose qui les rend ridicules, et ils ne s'aperçoivent pas que les gens qui leur coûtent quelquefois leur conscience rient d'eux en arrière.

Notre pauvre pays ne brille pas aujourd'hui par la religion; Paris, surtout, a presque oublié le culte qu'il professe. On a tellement dit au peuple que sot et religieux étaient synonymes, qu'il a fini par en être persuadé; et comme il ne voudrait pas avoir l'air moins civilisé, moins spirituel que les gens qui ont écrit cela, il enchérit encore sur eux, en reconnaissant à peine le *grand Être*, l'*Être Suprême*, que les philosophes ont substitué au Dieu de leurs ancêtres; il blasphème ce qu'il ignore, et se croit l'esprit de Voltaire parce qu'il est impie. On commence à voir combien trop ont germé ces funestes maximes; les jeunes auteurs eux-mêmes

reviennent sur leurs pas; l'un nous touche en représentant la sainte et furtive bénédiction arrachée de nuit au chef du clergé en France; l'autre hausse les épaules à la parodie de nos cérémonies graves et solennelles; et si un troisième fait un déiste du plus vertueux des hommes, du moins l'ami de ce déiste est un prêtre chrétien. Tout cela promet; mais de longues années se passeront avant que le peuple soit religieux, n'importe la religion; son cœur est de pierre pour tout ce qui est culte.

La Restauration, en ramenant les hommes d'autrefois, a ramené les usages et l'étiquette qui existaient alors. On voit donc le faubourg Saint-Germain assister aux offices, à la messe, tous les jours, comme il le faisait jadis; peu de ses maisons font gras les vendredis et samedis; toutes les femmes ont leur directeur; aucune pratique extérieure n'est supprimée ou allégée; à la moindre fête on étouffe dans Saint-Thomas d'Aquin et à l'Assomption. S'il faut en juger par les apparences, toute la ferveur, toute la piété de Paris s'est réfugiée dans les cœurs aristocratiques; je le crois ainsi, car je ne suis pas méchante, et l'hypocrisie ne me vient pas à l'idée... En considérant cependant qu'au sortir du sermon ces dames vont au spectacle, que leur vie est mondaine, dissipée, peu conforme à ce qu'or-

donne l'Évangile, je soupçonnerais un peu de politique dans leur piété, n'était mon intime persuasion qu'elles sont de la meilleure foi du monde en alliant Dieu et Baal, et que l'habitude de faire ainsi, innée dans leur famille depuis sept ou huit générations, ne leur donne pas, à cet égard, le plus petit scrupule. Elles sont dévotes avec le même bon ton, la même grandeur de manières, qu'elles sont petites-maîtresses ou femmes aimables. Leurs pieds mignons ne seraient pas à leur place sur les froides dalles de l'église, et il manquerait quelque chose à leur grave recueillement si elles n'appuyaient leurs bras sur le velours vert d'un prie-Dieu rembourré. Là, comme ailleurs, elles ne font rien comme tout le monde. C'est donc encore dans la classe juste-milieu que j'irai chercher la piété simple et bien entendue; elle n'est pas chez tous, il est vrai, on ne la trouve même que chez un très-petit nombre, mais alors au moins elle est naturelle, édifiante, sincère, dégagée d'ostentation et de politique.

Qui va vous en vouloir? me dira-t-on: la noblesse ou la bourgeoisie?... Mais ni l'une ni l'autre, j'espère bien; je n'ai parlé qu'en général; ensuite j'ai dit plus de bien que de mal, je pense. S'il y a un peu à blâmer des deux côtés, c'est que rien n'est parfait dans ce monde. Mais qu'im-

portent quelques défauts pour tant d'éminentes qualités qui distinguent aujourd'hui les classes instruites de la société? D'ailleurs depuis longtemps les oreilles françaises sont habituées à s'entendre dire la vérité; et, tel est le bon naturel de nos excellents compatriotes, qu'ils en rient les premiers; ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'ils en rient comme d'une chose qui regarderait leurs voisins. Ils ne se reconnaissent jamais au portrait qu'on a fait d'eux. C'est bien vrai:

« Nous sommes tous besaciers de la même manière. »

VICTORINE COLLIN.

